sables de ne pas poursuivre ces rencontres humanistes, alors que nous disposons aujourd'hui de moyens de communication si faciles. A cet égard, la rencontre de Colmar doit marquer une étape dans le développement de nos échanges.

— M. Moreau, prenant la parole au nom des Universités étrangères de langue française, se félicite lui aussi de ces contacts fructueux et invite pour l'an prochain le Groupe Strasbourgeois à Saarbrücken et Trèves.

— M. Fuchs se fait ensuite l'interprète des universités étrangères de langue allemande. Il dit tout le plaisir qu'il a eu à venir à cette rencontre internationale, et il insiste sur la mission des universitaires : servir la vérité par delà les frontières idéologiques et tendre vers un monde plus humain en unissant les efforts.

— M. Béranger exprime la joie des membres du Groupe Romand de se retrouver en Alsace et rappelle les rencontres antérieures. Il évoque les visages de P. Fabre, « que la France avait prêté à la Suisse », et du chanoine A. Pittet, qui avait conduit le Groupe Romand à Strasbourg en 1950. Enfin il se félicite, en exprimant sa gratitude émue au Groupe Strasbourgeois, de ce que le Rhin n'est plus aujourd'hui une barrière, mais un trait d'union entre universités voisines.

Après une dernière visite dans les rues pittoresques de Colmar, les congressistes se séparent, vers le soir, avec le sentiment de plénitude que donne une journée vouée à l'étude et à l'amitié.

III.

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1959.

Président : M. Hatt.

Membres et invités présents. — MM. Bureth, Burg, Demond, Dollinger, Frézouls, M^lle^ Fugier, MM. Hentz, Livet, Mandouze, Maurer, Normand, Schilling, Schlumberger, Schneider, Steinhaeuser, Wagner, Will.

Excusés : MM. Adam, Châtillon, Walter.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Frézouls rend compte du *Congrès international des Études classiques* de Londres, où il a représenté l'Université de Strasbourg. Des communications simultanées sur des sujets très divers ont souvent rendu le choix difficile aux congressistes. M. Frézouls résume à grands traits les plus intéressantes d'entre elles.

II. — M. MANDOUZE tire les leçons du *Congrès patristique d'Oxford*, auquel il a assisté. Il montre les dangers qui guettent la patristique : après avoir failli mourir par manque de patristiciens, elle risque aujourd'hui d'étouffer sous leur nombre. Une articulation est devenue nécessaire entre les spécialités. M. Mandouze espère qu'elle se réalisera pour le Congrès de 1963.

III. — M. R. SCHILLING a, de son côté, participé au deuxième *Congrès du latin vivant* (Lyon, 8-10 septembre 1959) et au *Conventus Romanus* (Rome, 19-24 octobre 1959). Le premier a porté sur le thème : « le latin, moyen de liaison dans le domaine des sciences et des humanités. » Le second a consacré une journée à la pédagogie du latin, insistant sur la nécessité d'introduire une méthode active, qui invite l'élève à penser selon le génie de la langue.

IV. — M. BURG, Conservateur des Archives et du Musée de la ville de Haguenau, traite ensuite de *la littérature latine en Alsace au Moyen Age et Gottfried de Haguenau.*

Cette conférence était destinée à amorcer un échange d'idées sur les lettres latines en Alsace, dans le cadre de l'ouvrage collectif que la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est va consacrer à la littérature en Alsace.

Le latin, qui aurait logiquement dû disparaître au début du Moyen Age, puisque les envahisseurs étaient de langue germanique, fut sauvé par l'Église, non sans connaître des périodes de décadence et des périodes de renouveau.

Le souci d'une connaissance parfaite du latin disparut à plusieurs reprises :

— Lors des invasions et pendant le siècle de fer (x^e^ siècle), où la réorganisation de l'Occident, puis la lutte contre les envahisseurs hongrois, normands et sarrasins accapare toutes les énergies. C'est ainsi que saint Benoît ne prévoit pas, à l'origine, le travail intellectuel dans la règle monastique et que Grégoire le Grand blâme un évêque d'enseigner la grammaire à ses chantres. Le christianisme reste hostile à la science et à la littérature païennes.

— Au siècle de la philosophie (XIII^e^ siècle), où la croissance des ordres mendiants fait perdre leur influence aux grands couvents. La cour des Hohenstaufen se dissout (1150 à 1250). La philosophie et le droit étouffent les belles-lettres. On n'oublie pas le latin, langue liturgique (le diable jure en germanique !), mais on massacre sa grammaire. C'est ainsi qu'un prêtre baptise *in nomine patre et filio et spiritua sancta.* On massacre aussi sa prosodie : les hymnes et séquences liturgiques sont fondés non plus sur la quantité des syllabes, mais sur l'ac-

centuation conservée dans le langage courant des pays latins, dans le chant des psaumes, dans le *cursus* des oraisons (on distingue un *cursus tardus* : *incarnationem cognovimus* ; *planus* : *nostris infunde* ; *velox* : *gloriam perducamur* ; trispondaïque : *esse videatur*). Dans les poésies populaires apparaît la rime, simple et léonine. Les auteurs de ces poésies sont le plus souvent anonymes. Quelques-uns sont connus : Warnerius de Bâle, Walter de Spire (x^e^ et xi^e^ siècles), Gottfried de Haguenau (xiii^e^ siècle).

Néanmoins, des foyers de culture antique se sont conservés dans les couvents, où, pendant et après les invasions, certains écrivains avaient confectionné, soit pour leurs disciples, soit pour leur propre usage, des *compendia* d'auteurs comme Macrobe, Augustin, Boèce et ses traductions d'Aristote, Cassiodore. Le célèbre moine Colomban, venu d'Irlande, connaît Horace. En Grande-Bretagne, Adrien de Naples et Théodore de Tarse importent dès 669 des connaissances de grammaire et de métrique grecques et latines. En Italie, il faut citer Ravenne, capitale des Ostrogoths, Pavie, capitale de la Lombardie, le Mont-Cassin ; en Espagne, Séville sous les Wisigoths (résidence d'Isidore, le dernier des Pères, mort en 636). Plus tard, Arabes et Juifs importent en Espagne des traductions d'Aristote et des astronomes chaldéens.

Ces foyers rendirent possible la renaissance carolingienne. Charlemagne ne savait pas écrire, mais il comprit l'importance de la culture et s'entoura d'une cour de lettrés (Alcuin, Paul Diacre), fonda des écoles. Cette renaissance a laissé des traces en Alsace, à Murbach, dont Charlemagne était abbé commendataire. Alcuin s'y rendit à deux reprises. Dans le catalogue de la bibliothèque de l'abbaye, on relève Virgile, Lucain, Ovide, Lucrèce, Salluste, Cicéron, Velleius Paterculus (dont Beatus Rhenanus utilisa le manuscrit aujourd'hui perdu) ; à Masevaux ; à Strasbourg, où Ermold le Noir, exilé d'Aquitaine, exprime sa nostalgie en hexamètres. En Allemagne, les centres les plus actifs furent Mayence, Fulda, et surtout Reichenau, avec le célèbre abbé Heito.

Mais le grand empire se démembra, les invasions reprirent, la cour se dispersa, et la nuit redescendit sur l'Europe.

Nouveau réveil au xii^e^ siècle, où l'on s'appliqua à une connaissance plus complète des auteurs antiques : les *auctores* remplacent les *compendia*. D'autres centres de culture latine avaient préparé ce réveil. En France, l'École d'Orléans et de Fleury, l'École de Chartres avec Jean de Salisbury, l'École de Tours avec Hildebert de Tours († 1106). En Lotharingie ancienne, à Reims avec Gerbert, qui devint le pape Sylvestre II († 1003) et étudia Cicéron, à Toul, où séjourna un temps le pape Léon IX, connu par ses chants liturgiques, à Liège,

à Gandersheim, où Hroswitha imite Térence, à Saint-Gall, où se réfugièrent des moines de Jumièges, y apportant leur *cantatorium* ; à Strasbourg, enfin, où l'évêque Erchenbald († 991) composa le catalogue des évêques de Strasbourg et se fit envoyer de Saint-Gall le célèbre poème *Walthárius* (allemand : Walthari-Lied) de Ekkehard de Saint-Gall, écrit en hexamètres virgiliens et dont l'un des principaux épisodes a comme théâtre les environs du château du Wasigenstein, dans le nord de l'Alsace.

La poésie s'épanouit, en langue populaire et en latin, à la cour brillante des Hohenstaufen, qui résida souvent à Haguenau. On peut citer pour la poésie historique le *Speculum regum* de Godefroy de Viterbe, pour la poésie didactique le *De laude S. Martini* de Richer de Metz, pour la poésie lyrique certains passages du *Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg († 1195).

Mais cette floraison s'évanouit en même temps que se dissout la cour des Hohenstaufen, puis la philosophie et le droit étouffent les belles-lettres au XIII^e^ siècle, où vécut Gottfried de Haguenau.

Né vers 1250, mort en 1313 comme chanoine de Saint-Thomas, à Strasbourg, il était issu d'une famille de ministériels attachés à la cour de Haguenau. Il étudia la médecine et la théologie en France, puis vint à Strasbourg pour exercer la médecine. A partir de 1293, il entreprend son *Opus gloriosum* à la gloire de la Vierge, en vers léonins, achevé en 1300. C'est une vie romancée de la Vierge, avec force digressions. Le sous-titre *Libri sex festorum beatae Virginis* en indique le contenu : l'Immaculée-Conception (fête introduite, selon Gottfried, par Guillaume le Conquérant en Angleterre), la Nativité (l'auteur chante à la fois la beauté physique et la beauté morale de la Vierge), l'Annonciation, Noël (où l'on voit intervenir Auguste et la Sibylle), la Purification et l'Assomption (l'auteur raconte de façon émouvante la mort de la Vierge).

C'est une œuvre où l'inspiration ne manque pas, mais dont la forme est lourde et laborieuse, par suite de l'emploi du vers léonin.

— M. Hatt remercie M. Burg d'avoir su donner à son auditoire une vue aussi claire d'une histoire complexe. Revenant sur un point de l'exposé, il dit avoir l'impression que les Francs ont protégé les colonies agricoles et vinicoles gallo-romaines contre les attaques des Alamans en y établissant des monastères.

M. Burg confirme que des abbayes comme Surbourg, Neuwiller, Marmoutier, Ebersmunster (dans la moitié septentrionale de l'Alsace) étaient toutes situées dans des îlots de romanité. M. Hatt en conclut que la renaissance carolingienne des lettres peut se rattacher à la tradition romaine par le biais social et politique. L'installation d'un mo-

nastère à un point névralgique comme Saint-Gall était un moyen de convertir, mais aussi de regrouper la population.

— M. SCHILLING signale l'intérêt que présentent pour le chercheur les archives de Murbach, qui ont été transportées, lors de la Révolution, à Colmar. Il y aurait là matière à diplômes pour des étudiants.

Sur la proposition de M. Schilling, le Groupe Strasbourgeois émet le vœu que soit publié dans les meilleurs délais le *Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg, manuscrit inédit de feu le chanoine Walter, donnant la reconstitution du chef-d'œuvre alsacien, qui périt lors de l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, en 1870. D'autre part, le chapitre sur la littérature au Moyen Age à paraître dans l'ouvrage collectif sur la littérature en Alsace devra faire une large place à l'abbaye de Murbach. Ce chapitre devra prendre la forme d'un tableau général qui permette aux chercheurs d'aborder des études particulières.

NÉCROLOGIE

Joseph VENDRYES

(1875-1960)

Au cours même du tirage de cette Revue nous vient la tragique nouvelle que notre confrère et collègue, maître et ami, J. Vendryes, n'est plus. Comment en ces quelques lignes dire l'étendue de notre perte? Plus d'une discipline est en deuil : J. Vendryes, dès sa thèse de doctorat, s'était imposé comme latiniste par l'étude d'un des problèmes les plus délicats de la phonétique; helléniste, il a enrichi de manuels et traités qui font loi l'enseignement et la recherche; comparatiste, il a fixé, en collaboration avec A. Meillet, les rapports structurels et historiques entre les deux langues classiques; linguiste au sens large du mot, il a défini les aspects essentiels de la science du langage, cependant que, maître des études celtiques, il inspirait et orientait les travaux des spécialistes dans un des domaines les plus inexplorés de l'indo-européen. Par ses ouvrages et ses innombrables articles, écrits dans une langue qui se joue de la technicité, par son enseignement et ses conférences, que vivifiait le charme de sa parole, par ses jugements et conseils générateurs de disciples, par son action éclairée et généreuse dans le cadre de la Société de linguistique, de l'École des Hautes-Études, de la Faculté des Lettres, de l'Institut de France, il nous laisse la grande image d'un homme qui a illustré sa science, son pays et sa génération.
